

1.

QUI JE SUIS,
d'où je
viens

UNE ENFANCE *chaotique*

Je m'appelle Giuseppa

Ciurleo. Je suis née le 21 mai 2001, à Lomme, à côté de Lille, dans le Nord. Je suis née prématurément, avec un mois et demi d'avance, à 3 h 10 du matin. J'étais un bébé de 2, 760 kilogrammes pour 49 centimètres.

Mes parents sont tous les deux nés dans le Nord. Ils se sont rencontrés très jeunes au collège : ma mère avait 13 ans et mon père, 16 ans. Je suis arrivée dans leurs vies quatre ans plus tard. Ma mère n'avait que 17 ans. Malheureusement, mes parents se sont séparés rapidement après ma naissance. Ma mère m'a élevée seule. Nous vivions à Lille, dans les Hauts-de-France.

En 2006, ma mère a eu un deuxième enfant, *Tiago*, avec un autre homme.

Techniquement, nous sommes demi-frère et demi-sœur. Mais je considère Tiago comme mon frère puisque nous avons grandi ensemble. Son père était violent physiquement et psychologiquement avec ma mère. Ils se sont séparés.

Ma mère travaillait en tant que commerciale chez Engie et a ensuite refait sa vie avec un autre homme qu'elle a épousé en 2010. Il a vraiment joué le rôle de beau-père et s'est occupé de nous. À tel point qu'avec Tiago, nous l'appelions Papa. Il était coach sportif dans le rugby, mais trempait dans des affaires louches. Cette relation a duré quelques années durant lesquelles nous avons vécu à Lille puis à Salou, en Espagne, et à Casablanca, au Maroc.



Mis en cause dans des affaires de braquages et de trafics, le mari de ma mère s'est ensuite fait arrêter et a été incarcéré. Ils ont fini par rompre. Pourtant, cet homme aura toujours une place dans mon cœur car, malgré ses activités hors-la-loi, c'est le seul qui nous a offert, à mon frère et moi, une vie de famille saine et agréable.

Nous nous sommes alors retrouvés tous les trois. Ma mère avait tout quitté pour lui, et notamment son emploi. Elle a dû reprendre un travail dans la restauration pour nous assumer seule. Cette période a été très difficile, on manquait de moyens. On ne pouvait pas s'acheter ce qu'on voulait, que ce soit des habits, des bonbons ou des sorties. J'avais du mal à accepter cette situation : **on est égoïste quand on est jeune.**

DIX-SEPT ANS, C'EST JEUNE POUR AVOIR UN ENFANT. AVEC MOI, ELLE A APPRIS À DEVENIR MAMAN.

Ma mère n'a pas toujours fait les bons choix, et c'est comme ça. Dix-sept ans, c'est jeune pour avoir un enfant. D'autant plus lorsqu'il faut tout assumer seule. Avec moi, elle a appris à devenir maman. Donc forcément, il y a eu des erreurs. Sans doute plus avec moi – comme

j'étais l'aînée – qu'avec mon frère. Et pour le coup, ça ne me dérange pas du tout parce mon frère, Tiago, passera toujours avant moi.

Avec ma mère, on a eu un parcours compliqué, plein de conflits et de déchirements. **Je ne lui en veux pas**, je sais que ça n'a pas été facile pour elle, qu'elle aurait pu cent fois baisser les bras, nous abandonner mon frère et moi. Je suis très reconnaissante de ce qu'elle a fait pour nous, même s'il reste certaines rancœurs. Elle le sait et on en parle ouvertement toutes les deux aujourd'hui.

Dans mon enfance, il y a eu des moments où j'avais besoin d'elle, où j'avais besoin qu'elle me comprenne, et elle n'était pas là pour moi. J'ai vécu ces moments presque comme des abandons de sa part. J'aurais aimé qu'il y ait plus de communication et d'affection entre nous deux.

Grandir dans une famille monoparentale m'a fait mûrir vite. Ça nous différencie et ça nous a beaucoup soudés tous les trois. À 10 ans, je m'occupais beaucoup de mon frère quand ma mère travaillait. Nous étions souvent livrés à nous-mêmes. Je lui préparais à



manger, lui donnais le bain, l'aidais à faire ses devoirs. Des responsabilités d'adulte alors que j'étais encore une petite fille.

Quand ma mère était à la maison, chacun allait dans sa chambre ou prenait ses repas dans son coin. Je n'ai jamais connu la vie de famille comme dans un foyer traditionnel, le cadre de vie hyper stable, les repas tous réunis autour de la table de la salle à manger. C'était vraiment chacun vit comme il peut.

Enfant, je ne peux pas dire que j'ai souffert de cette situation. Mais j'étais saoulée. Je voyais autour de moi que la vie de famille de mes copines, ça ne se passait pas du tout comme chez moi. Je sentais que quelque chose ne tournait pas rond, que quelque chose n'était pas cool de notre côté.

Avec le recul, je sais que **ces instants de complicité, ce cadre stable, cette enfance plus normale, m'ont manqué.** Mais, de manière générale dans la vie, je relativise et je me dis qu'il y a toujours pire. Certains enfants sont orphelins ou privés de la présence de leurs parents, placés en foyer ou en famille d'accueil. Je me rassure en me disant que ce que j'ai vécu, ce n'est rien,

mais en grandissant, je réalise que mon enfance a un impact sur ma vie.

Enfouir un passé sur lequel on n'a pas travaillé, je pense que ça peut faire du mal et avoir des conséquences sur notre présent et notre avenir. J'en prends de plus en plus conscience. En grandissant, je mesure l'impact que les événements ont eu sur moi. Je pense qu'**il ne faut pas enfouir ses failles,** au contraire, les connaître et **les accepter permet d'avancer.** Mais c'est un long chemin, peut-être même qu'il dure toute la vie.

“DANS LA VIE,
je relativise
ET JE ME DIS
QU'IL Y A
TOUJOURS
PIRE.”

SOUVENIRS

de Mini Giu

Ma mère dit toujours que j'étais une bonne petite, ***une enfant qui aimait la vie***. J'étais gourmande et dès que j'ai su marcher, j'allais préparer mes biberons. J'étais une petite fille éveillée, extravertie et sociable. J'aimais beaucoup parler. Une vraie pipelette avec 50 000 sujets de discussion à la seconde, au point de saouler parfois mon entourage.

Vu la situation compliquée chez moi, l'école était mon refuge, l'endroit où je me retrouvais loin des problèmes et des querelles d'adultes. J'étais une enfant qui observait beaucoup tout ce qui se passait autour de moi.

Les moments heureux que je vivais, c'était à l'école, pas chez moi. J'ai des souvenirs du carnaval à la maternelle à Roubaix où j'étais déguisée en Belle au bois dormant, des souvenirs de la Saint-Nicolas. Dans

mon école, il y avait à certaines occasions un podium pour que les enfants puissent chanter et danser. Et j'adorais me donner en spectacle, je voulais plaire et qu'on me regarde.

À l'école, personne ne prononçait correctement mon prénom : j'en faisais des crises de nerfs alors j'ai demandé à tout le monde de m'appeler Josepha. Et c'est resté, on m'appelle encore comme ça dans ma famille.

Entre 11 et 13 ans, j'étais un vrai garçon manqué. Toujours en jogging-baskets. Les filles de mon âge ne m'appréciaient pas et je traînais avec les garçons. À 13 ans et demi, j'ai rencontré mon premier amoureux, Thomas.

C'est à ce moment-là que je suis devenue plus féminine.



J'ai toujours été la fille qui fait rire tout le monde, que les autres élèves respectent, parce que je n'avais pas peur des professeurs ou de me faire coller. Je voulais toujours faire plus, faire pire pour être la meilleure même dans la connerie. Des bêtises toujours motivées par ce besoin d'attention constant.